

L'Abolition de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Registered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Légende Marocaine. Le Cerf Volant et la destinée. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Conte inédit - La vie et la mort de Sainte-Solange, bergère. Le moine du siège. La Petite Princesse. 5me PAGE. Poésie. Mondanité. Chiffons. Cuisine. Souvenirs de Sedan, d'après des étonnantes oculaires.

Désaccord.

Le président Roosevelt est incontestablement le maître de sa politique. Il la dirige à son gré et il n'est que juste de reconnaître que dans ses actes, tout en tenant compte des principes de son parti et en ne s'en séparant pas, il s'est constamment préoccupé de bien public. Il a pu commettre des erreurs, mais personne n'a jamais songé à suspecter sa bonne foi, son patriotisme ni même son dévouement à son parti. En arrivant au pouvoir il a placé à la tête des divers départements de l'exécutif pour former son cabinet des hommes partageant ses vues, tout disposés à le secourir dans la poursuite de sa politique. Il a même remanié en diverses occasions son cabinet, afin de le rendre plus homogène, et nul n'aurait pensé en ces derniers temps qu'un désaccord pût éclater entre M. Roosevelt et quel-ques-uns des hommes qu'il avait choisis avec tant de soin, et qui d'ailleurs, par leur valeur personnelle, étaient dignes des hautes fonctions auxquelles ils avaient été appelés. C'est cependant ce qui vient de se produire. Si l'on en croit des avis récents de Washington le secrétaire d'état Root et le secrétaire du trésor Cortelyou refusent d'appuyer la candidature du secrétaire de la guerre Taft comme le désire M. Roosevelt. Il paraît même que des considérations de politique générale préviennent seules une rupture ouverte, sinon la retraite des deux membres du cabinet. Ces avis sont probablement exagérés, mais il est possible que MM Root et Cortelyou ne voient pas d'un bon œil l'appui que, à l'exemple du président, l'administration prête à M. Taft. On leur a attribué il y a quelques temps, à tort ou à raison, des aspirations présidentielles, et ils se-

raient naturellement mécontents, eux qui ont rendu tant de services au gouvernement et au parti, d'avoir été écartés par leur chef et conséquemment leurs collègues. Quoiqu'il en soit, le désaccord règne dans la famille politique du président Roosevelt, et ce fait ne sera pas sans embarrasser sérieusement le parti républicain. Quant à l'influence qu'il aura elle sera indubitablement très grande, et il ne serait pas impossible que M. Roosevelt, s'il est réellement décidé à ne pas accepter un troisième terme et est en faveur du secrétaire de la guerre, n'exposât à la première occasion ses vues et ses préférences. Et quel ne serait pas la surprise si le président allait déclarer qu'il ne songe nullement à favoriser M. Taft plutôt qu'un autre et donner à entendre que si son parti le désirait unanimement il ne pourrait guère refuser de rester au pouvoir? Car il y a bien des hommes politiques, non seulement des républicains mais aussi des démocrates, qui estiment qu'il ne faudrait pas trop insister auprès de M. Roosevelt pour qu'il consentît à assumer de nouveau les lourds devoirs du gouvernement du pays. Mais s'il en est autrement, si M. Roosevelt se retire définitivement, nous assisterons à un curieux spectacle d'un cabinet divisé en deux camps et se disputant la discorde dans le parti qu'il représente.

Sully Prudhomme.

Sully Prudhomme est mort. Le puissant et éblouissant poète s'est éteint sans souffrance - après avoir, durant tant d'années, tant souffert - en cette maisonnette de Châteauneuf où il vivait très retiré, et de laquelle il ne sortait plus guère. C'était un Parisien de Paris. Il avait soixante-huit ans; et bien que sa chevelure et sa barbe eussent beaucoup blanchi et que la maladie eût, en ces derniers temps, fort altéré ses traits, il y avait encore une grande beauté dans l'expression de son regard, et comme de la jeunesse dans son sourire. Il avait toujours été de santé délicate. Adolescent et très amoureux de science, il avait dû renoncer, à cause de la faiblesse de sa vue, à "préparer" sa Polytechnique. A l'époque de la guerre, âgé de trente et un ans, il avait été atteint d'un commencement de paralysie de l'intestin dont il ne fut jamais guéri. Deux fois on le crut terrassé par la méningite. Il survécut. Puis, il y a six ans, ce fut "l'attaque". Il y survécut encore; mais tant d'épreuves avaient définitivement vaincu ses forces. Il avait, depuis ce moment, renoncé à habiter son logis du faubourg Saint-Honoré, et s'était fixé à Châteauneuf, entouré de l'affection très tendre de sa sœur, de son neveu, le dessinateur Henri Gerbault - les seuls parents qu'il eût encore - et de quelques amis. Sully Prudhomme avait conservé à Paris sa bibliothèque, ses meubles, ses souvenirs. La maisonnette de Châteauneuf, très simplement meublée et dont il n'est que locataire, était le refuge où il était venu chercher le repos, - et la guérison que peut-être il n'espérait plus. Quand le temps était beau, il descendait au petit jardin qui borde la route, - le "chemin des Princes", - ou bien une voiturette, attelée d'une ânesse, le conduisait au bois de Verrières. Il ne venait plus à Paris, depuis la crise d'il y a six ans, que pour apporter, les jours

d'exception, son bulletin de vote à l'Académie. Le reste du temps, il le passait au premier étage de sa maison, dans une pièce qui lui servait à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher; ou bien au rez-de-chaussée, dans le petit salon où, le 23 mars dernier, une vingtaine d'amis étaient venus lui apporter, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son entrée à l'Académie française, la belle médaille gravée par Chaplain. Journée étonnante et douloureuse... Ces vingt amis composaient la délégation du comité, qui avait voulu, par le don de cette médaille, honorer l'œuvre et la vie du poète. On redoutait pour lui l'émotion qu'eût pu lui causer cette visite, et ses amis avaient décidé de ne se rendre qu'en petit nombre à Châteauneuf. Il y avait là le vicomte Melchior de Vogüé, François Coppée, Léon Dierx, Jean Alcard, Chaplain, Georges Lafenestre, Emile Blémont, Catulle Mendès, Edmond Haraucourt, Auguste Dorchain; MM. Decrais, ancien ministre; Hémon, Bontroux, Guiffrey, les éditeurs Félicien Alcan, Alphonse Lemerre, et son fils; Marcel Prévost, André Rivière, Albert-Emile Solari, et quelques autres que j'oublie... Assis dans un fauteuil, que ses visiteurs, demeurés debout, entouraient, Sully Prudhomme écoutait, avec des yeux pleins de larmes et dans une attitude d'abandon douloureux, d'infinie fatigue, les paroles d'affection, d'admiration pieuses qui lui étaient dites. François Coppée avait parlé au nom des poètes; Bontroux au nom des philosophes; Emile Blémont, Lafenestre, au nom des poètes. A plusieurs reprises, il se souleva péniblement pour les embrasser, serrer leurs mains; il se parut d'animer un peu un moment son vieil ami Lafenestre récitant un sonnet composé pour la circonstance, et qu'il disait tout bas, tant l'émotion lui serrait la gorge. Alors, le pauvre malade, souriait: - Parle donc plus haut; il n'y a que moi qui l'entends... Une heure après, les invités étaient partis, et de nouveau le grand silence enveloppait la maison du poète. La plupart d'entre eux ne l'ont pas revu depuis journa - là.

Sully Prudhomme s'était affaibli encore et été, et le travail lui était devenu à peu près impossible. Le peu de vigueur qui lui restait, il l'employait à écrire des lettres, à classer des papiers, à lire. En ces derniers jours, il s'était plaint plusieurs fois de douleurs au cœur. Dernièrement, après le déjeuner, il se sentit soudainement défaillir. Sa sœur, Mme Gerbault, et deux serviteurs qui l'entouraient s'efforcèrent de le ramener. Il semblait n'avoir point conscience de la gravité de son état, et murmurait: "J'étouffe... j'étouffe..." puis doucement, perdit connaissance. A quatre heures, il expira.

Sully Prudhomme avait vingt-trois ans quand parut son premier volume de "Stances". Il n'en avait pas cinquante, quand parurent, en 1888, le "Prisme" et le "Bonheur", les deux derniers poèmes qu'il ait publiés. En cet espace de vingt-trois années, - avec les "Epreuves", les "Solitudes", la traduction de la "Nature des choses", de Lucretius, les "Impressions de guerre", le "Destin", les "Vaines Tendresses", la "Justice". - Sully Prudhomme avait érigé son "monument"; l'un des plus nobles, en vérité, l'un des plus purement beaux dont s'enorgueillisse l'art français.

Sully Prudhomme, dès 1865, apportait dans la poésie quelque chose que n'y avaient point mis ses maîtres: une originalité très séduisante et très savante, si je puis dire, qui lui venait à la fois de dons admirables et des aventures de son éducation. Aspirant polytechnicien et plus tard clerc de notaire, ce Parisien tendre s'était de bonne heure fortifié, par l'étude des mathématiques et du droit, dans l'amour de la recherche exacte et du raisonnement. Il fut donc philosophe en même temps que poète; il le fut tout de suite, dans la joie, dans la confiance, dans l'amour, et ce sera la gloire de Sully Prudhomme d'avoir su conserver, parmi les plus sévères exercices de la pensée, l'amour ardent de la poésie; d'être demeuré, comme instinctivement, en face des "problèmes formidables" qu'agitait son esprit, un écrivain très élégant, un rêveur très tendre; un artiste. La philosophie, il est vrai, de-



Miss BIRDIE BRADY, De Campbell & Brady, à l'Orpheum demain soir.

Dahman Cowboy Quartette. Ferry Corvey, un clown musicien, et Campbell et Brady, jongleurs, danseurs et chanteurs, complète le programme.

Defaite des rebelles chinois. Hong Kong, 21 septembre - Les troupes impériales ont repoussé une attaque faite par deux mille rebelles contre la ville d'Ho Chow, sur la rivière Yang Tse.

Le froid dans le Nord-Ouest. Omaha, Neb., 21 septembre - Une légère gelée blanche est tombée la nuit dernière dans divers comtés du Nebraska. Le thermomètre est descendu au-dessous de 40 degrés.

Le théâtre au Tulane à partir d'aujourd'hui, est une des plus intéressantes comédies musicales qui aient jamais été présentées au public, par la simple raison qu'elle traite des sujets assez modernes, le baseball et le football.

Ces deux jeux sont, comme on sait, éminemment populaires, et comme ils sont dépeints avec une remarquable habileté ils provoquent un intérêt exceptionnel. Le dialogue est vif, animé, spirituel, et les scènes comiques se succèdent sans interruption. Le chant, qui abonde dans cette pièce, est de tout premier ordre, et la mise en scène est extrêmement brillante.

La troupe qui présente "The Umpire" comprend des artistes renommés, comme Joe Whitehead, Harry Hanlon, Charles Horn, Hélie Salinger, Georges Demorel, etc.

"Playing the Ponies", que le Crescent offre à ses habitués à partir de ce soir, est une comédie musicale d'un genre nouveau qui plaira indubitablement à notre ville. Ce n'est pas un assemblage plus ou moins hétérogène de chants et de scènes comiques; il y a au contraire une intrigue parfaitement conduite et qui ne se dénoue qu'au dernier acte.

La partie musicale est très soignée et renferme des pages de réelle valeur. La pièce est donc doublement intéressante et on peut prédire qu'elle fournira une bonne semaine au Crescent. En outre, la troupe qui va la présenter est composée d'artistes de talents; à la tête de laquelle se trouvent les célèbres comédiens Yorke et Adams.

YORKE ET ADAMS, "Playing the Ponies," Crescent.



THE FOOT BALL BOYS dans "THE UMPIRE", au Tulane.

A la moindre alerte, au moindre soupçon le voleur ferait disparaître les bijoux... Tu m'approuves? - Il le fait bien. - La justice a de moyens de pression et de brutalité que nous ne pouvons employer. Le commissaire sera au château demain à la première heure. Jusque là, silence... Demain nous saurons la vérité... Je vais prévenir Suzanne... Elle s'interrompt. Elle paraissait hâter. Enfin, brusque, pres- que avec violence: - Puis-je compter que, même à Rose-Lison, tu ne diras pas un mot?... Elle-même, si elle savait, pourrait commettre une indiscretion à l'office... et tout serait perdu. - C'est bien, dit le comte, fatigué... Tu as ma parole... Le lendemain, à l'aube, le commissaire se présentait. Il avait requis, à tout hasard, deux gendarmes qui entrèrent se chauffer chez le jardinier en attendant qu'on les prévint si l'on avait besoin d'eux. Cinq minutes après, tout Rose-Lison était en rumeur. Les gens du château, sans exception, étaient réunis dans le hall du rez-de-chaussée. Ils venaient d'être avertis qu'une enquête était ouverte au sujet des vols répétés dont Nathalie se plaignait, qu'ils allaient être interrogés et que des perquisitions seraient faites, séance tenante, chez le plupart

d'entre eux. C'était tous de braves serviteurs. Aucun visage ne manifestait de l'émotion. Ils n'avaient rien à craindre. Ils répondirent brièvement et simplement aux questions qui leur furent posées et facilitèrent de leur mieux les perquisitions. Cela dura une partie de la matinée. Au fur et à mesure chacun reprenait sa besogne. Vers onze heures il ne resta plus à interroger que Rose-Lison. Elle était assise au comte qui l'avait fait appeler et qui se désintéressait de cette enquête. Nathalie avait remis au commissaire la liste du personnel. Lorsqu'il prononça le nom de Rose, le dernier sur la liste, il y eut dans le regard de la veuve, une telle flamme, que Suzanne, interdite, entrevit un vague danger. Mais déjà la flamme s'était éteinte et la veuve avait repris son visage de froideur accoutumée. Les comtesse se hâta d'intervenir: - Il est inutile, monsieur, de questionner cette enfant... Je réponds d'elle... Nathalie avait donné des ordres. On était allé chercher Rose. La porte d'un salon s'ouvrit et le comte apparut, tenant la jeune fille par la main. - Et moi aussi, je réponds d'elle, fit-il avec une émotion singulière... Je ne veux même pas qu'il soit dit que cette enfant

aura été soupçonnée... Un silence. Nathalie et Suzanne se regardèrent instinctives. De l'une à l'autre, ce regard était un défi. Ce ne fut pas raisonné. Ce fut l'impulsion d'une haine commune. Devant l'assurance du comte et de la comtesse, le commissaire n'avait qu'à s'incliner. L'énigme n'avait pas abouti. Son mandat était terminé. Ce fut la parente pauvre, qui, doucement, inasina: - Dans l'intérêt même de Rose-Lison, et pour la tranquillité de cette chère petite, il vaudrait mieux, peut-être, aller jusqu'au bout et perquisitionner chez elle, oh! bien entendu, ne fût-ce que pour la forme... car personne de nous ne peut la soupçonner et certes il ne me viendrait jamais à l'esprit de la croire coupable. Non non... toutefois, je le répète... - En effet dit le commissaire de police... madame a raison... c'est une mesure générale dont mademoiselle n'aura pas à s'offenser... - Oh! dit Rose, en souriant, je tiens à ce que l'on fasse pour moi ce qui a été fait pour les autres... Je ne suis rien de plus... - Je vous approuve, mademoiselle... S'il était fait une exception en votre faveur, les autres seraient le droit de se plaindre et de vous en vouloir... Il est fort à présumer que vos relations avec eux deviendraient difficiles et votre situation intolérable...

Qu'arriverait-il, en effet? La justice n'ayant rien trouvé chez eux, on doute resterait peut-être contre vous, puisque, de vous seule, la justice ne se serait pas occupée... Tandis que, si M. de Croix-Vitré et si madame la comtesse venient bien y consentir, dans cinq minutes, un doute même ne sera plus permis... et l'enquête aura été inutile, aussi bien pour vous que pour vos camarades... - Mais oui, mais oui dit Rose, riant plus fort... agissez donc comme il vous plaira... Voici mes clefs... Celle-ci ouvre ma chambre, voisine de celle de mademoiselle le comte... l'autre ouvre mon ancienne chambre où je continue d'avoir mes effets... et voici les petites clefs de mon armoire et de ma malle. - Afin d'éviter toute suspicion dit le comte, il vaut mieux, en effet, en passer par là... Suzanne, seule, garda le silence. Son cœur battait douloureusement. Une voix oriait au fond d'elle que Rose-Lison courait un danger et que Nathalie ne devait pas y être étrangère. Quel danger? Et ce qu'on pouvait accuser cette enfant? Folle?... - Pour la forme, donc, fit gaîment le commissaire - qui s'abaissait, sans s'en douter l'attraction séduisante de Rose - je vous propose la question suivante: Des dentelles, plusieurs bijoux de grande valeur appartenant à madame Nathalie Bourriane ont

disparu en ces derniers mois. Le vol est certain. Vous reconnaîtrez-vous coupable de ce vol? Vous occupez un château au sixième étage assez particulière et la nature de votre service pouvait vous faire entrer librement partout... chez madame Bourriane et ailleurs... Répondez... Répondez sans trouble - ajoutez-il non sans galanterie, car il était jeune le comte et la comtesse se sont portés garants de votre probité, et moi, j'accepte d'avance pour vrai ce que vous allez me dire... Le comte et Suzanne lui adressèrent le même regard reconnaissant. - C'est bien seulement pour la forme que je vous répondrai ainsi, monsieur. Non, je ne suis pas une voleuse. Un vol, c'est une infamie, mais cette infamie serait plus grande encore chez moi, que l'on traite ici avec tant de bonté... Pour qui aurais-je volé? Est-ce que je porte des bijoux et les dentelles? Pour les vendre? Et que ferais-je bien de l'argent qu'on m'en donnerait?... Quant à la situation que j'occupe au château, je ne sais trop si elle me permet d'entrer partout, ainsi que vous le croyez, madame Bourriane pourra vous dire que jamais je ne suis venue chez elle... - Est-ce vrai, madame? - La veuve répondit doucement: - Cela est vrai... Si Rose-Lison a pénétré chez moi, c'est en mon

absence... moi présente, je ne l'y ai jamais vue... Suzanne releva la tête, une douleur aiguë lui traversa le cœur, mais elle fut la seule à remarquer cette phrase perfide, à double entente. La jeune fille elle-même n'y prenait pas garde et souriait toujours. Le commissaire de police ne posa pas d'autre question. - Veuillez me conduire dans votre chambre, mademoiselle. - O'était la chambre contigue à l'appartement de Croix-Vitré. Toutes les recherches furent inutiles. Du reste, Nathalie semblait s'en désintéresser. Elle était allée soulever un coin du rideau et regardait, dans le jardin la neige qui commençait à tomber par gros flocons. Quand ce fut fini, elle dit: - Il y a l'autre chambre... oh! pour la forme, toujours, rien que pour la forme... Croix-Vitré resta chez lui. Nathalie et Suzanne, seules, accompagnèrent le commissaire de police avec Rose-Lison. Bien qu'habitée, la chambre était tenue proprement. Elle prenait jour par une fenêtre assez large sur les bâtiments de la cour, par dessus lesquels on apercevait la cime des arbres du parc, à peine visibles en ce moment, dans la rafale de neige. Comme meubles, une armoire, une commode, des chaises, un lit, une toilette et la malle de Lison, une vieille boîte solide, recouverte d'une peau de

sanglier, toute rapée, propriété de la famille Dornak et prêtée à la filleule pour la circonstance. - Vous venez ici rarement, sans doute, mademoiselle? - Deux ou trois fois la semaine... Le commissaire ouvrait les meubles, fouillait partout. La chambre était parée de losanges de briques rouges, mais, pour remédier à la fraîcheur et à l'humidité des briques, pendant la mauvaise saison, on y avait cloué une natte de paille. - Tiens, dit Nathalie, voilà qui est singulier... - Quoi donc? demanda le commissaire relevant sa tête plongée dans le feuillage de blanc, rude et simple, qui emplissait la malle. - On dirait que cette natte a été décollée et enlevée récemment... Voyez... dans ce coin, elle est même encore repliée... Du bout du pied, le commissaire la souleva. Rose-Lison laissait faire. Quant à la comtesse, elle avait très froid au cœur, sans savoir pourquoi. L'homme de la police restait silencieux et immobile, les yeux fixés sur certaines briques, qui se présentaient disjointes, comme si elles avaient été déplacées. On n'avait même pas pris soin de rejeter la possédant dans les jointures. - Une caquette? murmura-t-il. La suite à dimanche prochain.